



HAL
open science

Printemps qui commence ? De l'écopoétique à l'université

Jean-Christophe Cavallin

► **To cite this version:**

Jean-Christophe Cavallin. Printemps qui commence ? De l'écopoétique à l'université. RELIEF - Revue électronique de littérature française, 2024, À l'École du vivant : enseigner la littérature avec les humanités environnementales (Vol.18) (n°1, 2024), pp.198-210. 10.51777/relief19411 . hal-04650610

HAL Id: hal-04650610

<https://hal.science/hal-04650610v1>

Submitted on 16 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Printemps qui commence ? De l'écopoétique à l'université

Jean-Christophe Cavallin, Aix-Marseille Université 

RELIEF – Revue électronique de littérature française
Vol. 18, n° 1 : « À l'École du vivant : enseigner la littérature
avec les humanités environnementales », dir. Aude Jeannerod,
Morgane Leray et Olivier Sécardin, juillet 2024

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press

Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Jean-Christophe Cavallin, « Printemps qui commence ? De
l'écopoétique à l'université », *RELIEF – Revue électronique de
littérature française*, vol. 18, n° 1, 2024, p. 198-210.

doi.org/10.51777/relief19411

Printemps qui commence ? De l'écopoétique à l'université

JEAN-CHRISTOPHE CAVALLIN, Aix-Marseille Université

Avec (par ordre d'apparition) : ISABELLE GUÉRIN, JEANNE COVILLE, MARJORIE MADEO, AMANDINE POLET, ADELINÉ TRÉGOUËT, BÉNÉDICTE QUINET, DELPHINE MARCOUX, OSTANDE CHANDELIER, LAURE NERIA, CLARA BOUZAN, GUILAINE TROSSAT, AMANDINE LAPRUN, SOPHIE ROUARD, ÉVELYNE ROUX, FLAVIE SAMBUGARO, BRUNO ALMOSNINO, CHARLOTTE LACROIX.

Résumé

Ce texte propose une réflexion et un retour d'expérience collectif sur cinq années d'enseignement au sein du Master écopoétique et création d'Aix-Marseille Université. Le duel de deux pseudo-concepts de fantaisie – le « Durassic Park » et le « Régime descolatour en littérature » – y configure la double entrave d'un enseignement et d'une critique littéraire nécessairement tiraillés entre solipsisme disciplinaire et urgence contextuelle.

« Lors gelèrent en l'air les paroles et cris des hommes et femmes.
La rigueur de l'hiver passée, elles fondent et sont ouïes. »
(Rabelais, *Le Quart Livre*)

« La plupart des concepts avec lesquels nous pensons l'écologie aujourd'hui avaient été posés dans les années 1970, et parfois de manière beaucoup plus radicale. Or, les "années d'hiver", pour reprendre l'expression de Félix Guattari¹, les ont largement balayés² ». Comme toutes les chercheuses et les chercheurs de ma génération, j'ai vécu mes années de formation intellectuelle pendant ces « années d'hiver » qui furent des années de coma de l'écologie politique. J'ai appris des choses essentielles, intrinsèques à qui je suis : à aimer la spéculation, à parler des langues mortes, à raisonner sans affects, à devenir homosexuel par besoin de désert, à m'enfermer dans les livres, à vivre seul dans la vie. J'ai appris des choses essentielles, mais aucun des maîtres qui m'ont éduqué n'a pensé à me parler du souci de la vie terrestre. Au printemps 2017, à la Biennale de Venise, un malaise a cristallisé. J'ai pris cet oubli en pleine figure.

Alors à l'automne 2018, une poignée de collègues d'Aix-Marseille Université inaugurerait un master en écopoétique et création³. Avec une nouvelle génération d'étudiantes et

-
1. Félix Guattari, *Les Années d'hiver*, préf. François Cusset, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2009.
 2. Marin Schaffner, « Écologie et féminisme : pourquoi penser c'est d'abord lutter / entretien avec Émilie Hache », dans *Un Sol commun. Lutter, habiter, penser*, Marseille, Wildproject, 2019, p. 49.
 3. Christine Marcandier bien sûr, Lise Wajeman et Catherine Mazauric bien sûr, Stéphane Baquey et Bérengère Parmentier bien sûr. Beaucoup d'autres encore, dès lors ou depuis : Sylvie Requemora, Étienne Leterrier, Éric Lecler, Francesca Manzari, Natacha d'Orlando, Claire Dutrait, Stéphane Lojkine, Jean-Michel

d'étudiants, ils allaient tenter d'assortir les études littéraires à un amour essentiel dont personne à l'époque ne leur avait parlé.

ISABELLE G. – J'oublie parfois que l'horizon est vaste – y compris au fond du jardin. On me fait voir ici que le monde est réseau, liant, système. On m'aide à labourer ma propre pensée.

[...] Je me doute que cet enthousiasme sera passé au tamis du désespoir et du découragement plus rapidement que je ne l'imagine – apprendre à ménager ma monture, aussi.

SUR FOND DÉSERT. Depuis trente ans, où qu'on habite, Alexandra et moi nous retrouvons à la Biennale de Venise. C'est notre manière à nous de cultiver notre amitié. De l'édition 2017, je garde le souvenir de la vidéo de Shimabuku *Do snow monkeys remember snow mountains ?*. Une piste de terre battue passait au milieu d'un désert de cailloux et de cactus. Un tas de neige était posé au beau milieu de la piste. Des macaques laineux entraient dans le cadre (en anglais, des *snow monkeys*). L'espèce est originaire des montagnes au nord du Japon, où les visiteurs filment leur toilette dans les sources chaudes de Jigokudani. Mais les singes de la vidéo n'ont jamais connu la neige. Ils sont les lointains descendants de singes lâchés par un zoo à la fin des années soixante. Assis sur leur cul laineux, ils observent en silence le tas de matière blanche. Incongru dans ce désert, il leur pose une question : se souviennent-ils de leur origine ? Dans ce désert de cactus où ils mijotent dans leur laine, il n'y a pas d'autre alternative : soit ils reconnaissent la neige, soit ils se méconnaissent eux-mêmes. Un singe se détache du groupe, tourne autour du tas de neige de culture. Les autres se regardent, mi anxieux mi jaloux. Le singe s'accroupit, renifle. Son doigt troue le tas de neige. Alexandra et moi sommes assis en tailleur devant la vidéo. Une machine s'est mise en route : on rumine côte-à-côte. C'est pour ça qu'on est ici. Tout à l'heure, ce soir peut-être, on échangera nos versions des singes de Shimabuku et on cherchera par où elles s'accordent. On fait ça depuis toujours. On accorde nos versions.

JEANNE C. – Au début je me suis sentie joyeuse, un peu submergée par la masse de connaissances. Je me suis dit : prends, fais ton tri après.

[...] Mon besoin d'écriture est une manière de faire sens dans un monde tellement improbable, truc à travailler donc. Je tente un lien personnel entre littérature bavarde et silence de la sculpture. – Cette année j'explore à la manière d'une ancienne canresse toutes ces idées et pensées. L'année prochaine, je digère.

Ce soir-là, ma version des singes fut que la question en cachait une autre. Artefact pour artefact, ce qui valait pour les singes assis devant la fausse neige valait pour les spectateurs assis devant la vidéo. Deux produits de culture (la neige et la vidéo) posaient à deux groupes de

Durafour. Sans oublier toutes les amies et amis de passage : Jane Sautière, Lucie Taïeb, Joëlle Zask, Pierre Vinclair, Camille de Toledo, Marin Schaffner, Jean-Max Colard et le festival « Extra ! », Baptiste Lanaspèze et les éditions Wildproject, Mathilde Walton et le festival « Le murmure du monde ».

primates la question de leur relation à leur milieu naturel et à leur première nature. Étions-nous vraiment chez nous dans cet arsenal rempli d'objets d'art et de productions humaines ? Les singes maintenant jouaient dans la neige. Quelqu'un nous regardait-il comme nous les regardions ? Je me souviens distinctement d'avoir eu la sensation qu'une caméra cachée documentait nos réactions et attendait le moment où nous sortirions de notre amnésie.

MARJORIE M. – Cette abeille charbonnière que je croise, morte, sur mon chemin a-t-elle été tuée par le froid qui a suivi un printemps précoce ? Par l'épandage de pesticides dans le champ voisin ? Par un frelon asiatique affamé ? Ces éoliennes qui se construisent au large du lieu où je vis auront quels impacts sur les imaginaires des habitants ? Qu'est-ce qui changera dans notre rapport à l'horizon (et de quels horizons parle-t-on ?).

[...] Moi qui ne suis qu'émotions et sensations, j'apprends à rebrancher le cérébral. – Pas de sujet sans contexte pour l'étayer, pas de contexte sans sujet pour le lire.

La Biennale de 2017 fut pour moi un terminus. L'art y pointait vers quelque chose qui excédait sa fonction et l'office qu'il avait rempli principalement occupée à se protéger contre la nature et les forces de l'extérieur. L'artificialisation était le jeu favori de cette modernité, parce qu'un monde qu'on construit est un monde qu'on contrôle. Arendt appelait cela le triomphe d'*homo faber*⁴ : l'ingéniosité de l'homme se fabriquant un monde à soi et n'ayant plus de relations qu'avec les codes, les lois, les objets et les savoirs dont il assure la production. Cette culture singulière dont tout le destin dépend d'une compulsion de construire est la forme proliférante d'un mécanisme de défense. Les objets d'art sont le fleuron du dessein global d'artificialisation entrepris par notre culture. Exemptés de l'usage, des besoins de la vie, ils proclament l'immortalité, l'apothéose du non-vivant. Mais le mal dont on se protège fait retour périodiquement dans les formations de défense. C'est ce qui se passait pour moi dans l'installation de Shimabuku. La culture, le monde de l'art y donnaient des signes d'usure et, à cause de cette usure, quelque chose se passait : *le monde se voyait au travers*. Les *snow monkeys* du Texas jouant dans la fausse neige suggéraient un autre moyen de regarder les objets d'art, non plus comme des artefacts jalousement refermés sur leur plaisir autotélique et le culte de leur concept, mais comme des questions posées à notre façon d'habiter la terre en construisant du monde humain et en frappant d'amnésie nos relations écologiques. Ils nous rappelaient que l'art est toujours un *art de perdre* — un art de perdre la nature, un art de faire avec sa perte et d'en rejouer le sevrage sous l'angoisse jubilatoire d'une invention et d'un jeu. La nature transparissait sous l'artefact-écran qui en barrait l'issue. Elle s'y montrait comme manque, comme amnésie intrinsèque, comme oubli constitutif du destin de la culture – et non comme épiphanie.

4. Hannah Arendt, *La Condition de l'homme moderne*, trad. Georges Fradier, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Agora », 1983, p. 362-369.

AMANDINE P. – « Plus de légumes, moins de bitume », « Nous sommes la nature qui se défend »... Non, cette année, j'obtempère. Je limite mon militantisme au crayon et au clavier. Je troque mes pancartes de sorcière déter pour des copies annotées. Mon corps ramollit, mon esprit se muscle.

[...] « Je ne connais pas d'autre bombe qu'un livre ». Mallarmé aussi faisait des slogans. Personne ne m'avait dit qu'en bonne écoterroriste, je fabriquerais des bombes.

Devant des macaques qui jouaient dans la neige au jeu du sevrage et de l'amnésie, je me suis souvenu de Freud regardant son petit-fils jouer avec une bobine et y déjouer pour lui l'absence de sa mère⁵. L'interprétation du jeu peut donner lieu à deux erreurs : à n'y voir qu'un jeu gratuit, une partie de plaisir, une joie à part entière ; à y voir une façon de soigner l'absence de la mère en la retrouvant dans le jeu. La jouissance du jeu congédie la mère, mais sans jamais parvenir à en forclore le souvenir au point de se vivre comme pur plaisir. Le jeu qui forclôt⁶ le réel déjoue sans succès son propre « désêtre⁷ » et, pour cela même, se rejoue sans fin.

ADELIN T. – Cette année, j'ai appris qu'agiter mes personnages comme des marionnettes dans un débat d'idées était une « formation de défense », qu'il fallait mettre mes mains dans les tripes de mon histoire, dans la complexité de mon sujet. J'ai appris « la vie réelle », ces instants du quotidien à la fois irréels et extra-lucides.

[...] Je sais maintenant que je ne suis pas seule dans mes questionnements sur les animaux et les animaux humains. Chacun-e à notre manière, nous sommes meurtri-es par les saccages perpétrés par notre espèce.

Devant ces singes laineux qui jouaient au fond d'un désert, j'ai eu la prémonition de notre futur master. J'ai vu un cercle de jeunes gens et une poignée de collègues rejouer la littérature comme les macaques jouaient à la neige. Je les ai vus retisser les relations longtemps rompues entre le plaisir du texte et le souci du contexte. Notre culture court deux périls, progressiste ou réactionnaire : le péril d'être emportée par sa folie de construire au point d'oublier que construire ne saurait avoir d'autre fin que le besoin d'habiter et le péril d'être rongée par le deuil de l'origine jusqu'à prétendre s'abolir dans la nature fétichisée. Enseigner l'écopoétique suppose cette double entrave. Bonnefoy dit qu'un bon poème donne à son lecteur l'envie de lever les yeux du livre⁸. Enseigner l'écopoétique, c'est vouloir des étudiantes et des étudiants distraits qui regardent à la fenêtre. C'est leur parler littérature pour leur rappeler que dehors attend « la vraie vie vécue », menacée par leur existence climatisée dans les livres.

5. Cf. Sigmund Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2010.

6. Alexandra me corrige : à propos du jeu du *fort-da*, « refouler » vaut mieux que « forclore ».

7. Jacques Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », *Scilicet*, n° 1, 1968, p. 7.

8. Yves Bonnefoy, « Lever les yeux de son livre », dans *Entretiens sur la poésie*, Paris, Mercure de France, 1992, p. 223-239.

BÉNÉDICTE Q. – Faire de la place à l'écriture, c'est ménager du temps pour quelque chose qui semblait complètement inutile au regard des nécessités, contraire aux urgences de ma vie.

[...] Au fil du temps, des échanges, grandit en moi la compréhension de ce qu'est l'écopoétique, comme une graine qui sort de terre, sur laquelle il est inutile de tirer pour la faire grandir plus vite. J'ai métamorphosé en fleurs les slogans des Gilets jaunes. Je suis tombée (sur France Culture) sur « L'herbier de prison » de Rosa Luxembourg. J'ai senti se planter en moi la graine de l'écopoésie, comme si l'inutile devenait vital.

DOUBLE ENTRAVE PÉDAGOGIQUE. Enseigner l'écopoétique c'est étudier en même temps la machine tautologique du texte comme système et la machine écologique de l'inscription de ce système dans un environnement et une situation (dans le cas d'espèce : extrêmes⁹). Il faut courber les deux logiques mutuellement exclusives de l'*autopoïèse* qui produit du texte et de l'*écopoïèse* qui produit du contexte.

La saisie écopoétique des textes littéraires rappelle la double définition latourienne du « fétiche » comme « objet-fait » et « objet-fée ». Elle s'intéresse d'autant plus à la fabrication des textes qu'elle conçoit leur fabrication comme la réponse nécessaire à une force dirimante qui vient de l'extérieur du texte. La forme que prend le texte alphabétise une crise dont la violence contextuelle doit parvenir à l'expression sous peine de détruire la psyché, la vie collective et le monde avec.

DELPHINE M. – J'ai compris pendant ces deux ans pourquoi je n'ai rien appris pendant de nombreuses années. J'ai compris pourquoi (toujours) la théorie finissait par m'ennuyer, par m'agresser. J'ai reçu la liberté d'apprendre, de dire et d'écrire parce qu'on m'a donné les moyens de penser pas contre mais avec le monde.

[...] Je ressens l'éternité tandis que d'autres la pensent. – Alors j'apprends à penser sans perdre la sensation.

Il nous faut passer entre deux écueils : celui d'une *littéarité* qui promeut le système-texte au point de forclure le contexte qui l'informe comme système ; celui d'une *littéralité* qui dissout le système-texte dans un contexte de référence dont la pseudo-réalité n'est qu'illusion référentielle. – Je bricole deux calembours à usage pédagogique pour signaler ces deux écueils : d'un côté, le « Durassic Park » ; de l'autre, le « Régime descolatour » en littérature.

Les singes de Shimabuku suggéraient une autre manière de regarder les objets déposés aux Giardini, non plus comme des artefacts jalousement refermés sur la vacuité de leur procédure et le culte de leur concept, mais comme autant de questions sur nos modes d'habiter la terre

9. Cf. Jean-Christophe Cavallin et Alain Romestaing (dir.), « Écopoétique pour des temps extrêmes », *Fabula-LhT*, n° 27, 2021.

et de frapper d'amnésie nos relations écologiques pour construire du monde humain. Ils me rappelaient que l'art est un art de perdre la nature et de rejouer cette perte comme angoisse jubilatoire et liberté sous contrainte dans le cadre formel d'un jeu.

Mais les singes de Shimabuku ne produisaient pas une épiphanie du monde des origines. Le tas de matière blanche avec laquelle ils jouaient restait muet comme un Sphinx. Il inquiétait leur amnésie, mais n'offrait aucune anamnèse vers les montagnes du Japon et un monde à jamais perdu. Prétendre que l'art puisse ouvrir une issue privilégiée vers la vie, vers le monde réel est un postulat tout aussi fragile que le postulat contraire d'y voir une forme pure forclosée dans son exercice. Une peinture de paysage n'ouvre pas comme une fenêtre sur le paysage qu'elle idéalise. En y suppléant, elle l'exclut. Son écran l'invisibilise. Tout ce que peut faire l'œuvre d'art — comme les *snow monkeys* de Shimabuku — est de mettre en évidence sa propre « destitution » comme formation de défense et comme clôture formelle. Ce désêtre d'un être de forme dénoncé comme forclusion n'en abolit pas la clôture. Elle y rend simplement audible le silence du réel.

OSTANDE C. – Cette année, j'ai pris la mesure des mutations en cours dans les études littéraires et dans les sciences humaines et sociales. On ne sait pas ce que ces disciplines deviendront ni même si elles existeront toujours dans cent ans, mais l'urgence de la catastrophe écologique les confronte à des postures complexes qui les renouvellent en profondeur. La rigueur scientifique cherche à s'arrimer aux affects. La remise en cause des exceptionnalismes humains déplace l'échelle des êtres.

[...] Les pratiques qui entérinent l'obsolescence du Grand Partage de l'Enchantement réclament des éruditions composées à parts égales de savoirs et de saveurs.

CHANGER DE PARADIGME. Depuis les années 80, ces fameuses « années d'hiver », les études littéraires jouaient sur fond de textualisme. La littérature se montrait du doigt. Le vrai sujet du texte, c'était toujours le texte. Les véritables écrivains, derrière l'alibi de sujets postiches, ne parlaient que de l'écriture. Écrire était intransitif, l'autotélisme régnait. L'histoire, le lieu, les personnages et l'auteur même du récit n'étaient que des artéfacts, des leurres indésirables produits par la machine textuelle et la surchauffe de ses structures. Les études littéraires changeaient la littérature en un beau « Durassic Park », verrouillé dans son exception, où vivaient des structures closes et des agencements de signes. La réalité était le mirage d'une « illusion référentielle » qu'on s'employait à déconstruire. À des textes climatisés, émancipés de tout contexte, correspondaient des modes de vie pleinement anthropisés, émancipés des cycles longs des écosystèmes terrestres et de l'équilibre des milieux. Autrement dit, les modernes avaient les livres qu'ils méritaient. Quand les dangers et les désordres du « nouveau régime climatique » brisèrent le rêve d'autarcie de ces mondes climatisés, la pensée écologique sortit de sa léthargie. Sa critique des univers clos, aveugles aux effets pervers de leur illusoire autarcie, s'étendit bien au-delà de la sphère politique. Les objets de la culture furent sommés, eux aussi, de répondre de leurs procédures et de responsabiliser la gratuité de leur

jeu. Dans les études littéraires, la réforme a donné lieu à une rénovation complète de la boîte à outils critique : on a jeté à la poubelle les outils de précision de la période textualiste, sa culture du scrupule, sa négativité ; on a jeté à la poubelle les instruments spécifiques de la tradition littéraire – l'étude des poétiques, la narratologie – et adopté des notions importées des sciences du vivant et des humanités écologiques. Les études littéraires ont fait de la biologie et de l'anthropologie. Elles n'ont plus parlé de figures ni de schémas actantiels, mais d'ontologies, d'animisme et de réseaux d'agencies. On est passé sans transition ni bénéfice d'inventaire des jeux confinés du « Durassic Park » aux ébats cosmopolitiques du « Régime descolatour » en littérature.

La révolution opérée par les études littéraires retourne sens dessus dessous l'ensemble de leurs boîtes à outils. En biologie de l'évolution, on parlerait d'exaptation : le poil se transforme en plume rémige et passe d'une fonction d'isolation à une fonction de locomotion. De même pour la littérature sous le Régime descolatour : le même dispositif qui servait à produire de beaux systèmes clos sert désormais à produire des systèmes communicants, ouverts comme des moulins et pleinement confondus aux tissages du vivant.

LAURE N. – Cette année, j'ai appris à tisser des liens puis à les déconstruire ; à détricoter le réel ; à m'emmêler dans les branchages, les cheveux pris dans les ronces ; à rassembler pour moi et à offrir aux Autres des fragments de vie.

[...] Le regard vers la terre, le cœur dans les nuages.

Il manquait au textualisme l'expérience d'un désêtre susceptible de révéler le formalisme de ses jeux comme formation de défense. Tout système de signes symboliques est intrinsèquement voué à une « sémiosis infinie » qui renvoie *ad infinitum* l'expérience de la chose. L'expérience herméneutique est une expérience du monde qui opère *in absentia* : ce qui lui donne accès au monde en tant que signification lui en interdit l'accès en tant que présence des choses mêmes. La logique du textualisme est celle d'une « différance¹⁰ » qui renvoie ou congédie l'expérience du référent. Le plaisir du texte est « jouissance » (au sens du terme chez Lacan¹¹) : il n'est jamais quitte de ses procédures, parce qu'il fait diversion et parce qu'il fait écran à l'absence / au deuil de la chose.

CLARA B. – L'écopoétique repeuple mon monde. Endeillée et dépouillée de mon métier d'infirmière, c'est d'abord dans un hameau, entre deux potagers, qu'elle fait muer mon attention au vivant, aux histoires racontées et ma présence au territoire. Mon quotidien se fait terreau. Les lectures m'ouvrent des mondes.

[...] Maintenant, je suis cantonnière dans les Corbières. Je ne serais pas insectopoète sans lien communal d'étude, de terre et de spectre.

10. Cf. Jacques Derrida, *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1967.

11. Cf. Jacques Lacan, *Encore. Le Séminaire, Livre XX*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2016.

Au lieu de se refermer sur ses propres procédures et l'abstraction qui la fonde, l'œuvre de Shimabuku manifeste son dispositif comme forclusion du monde réel. Le jeu des singes avec la neige fascine le spectateur, parce qu'il se donne comme amnésie et que, dans sa fascination, le spectateur pressent que c'est aussi la sienne. Ce pressentiment joue comme désêtre : l'œuvre est brusquement saisie, non plus comme forme pure ou plaisir désintéressé, mais comme formation de défense. La mimésis barre le réel. Dans les études littéraires, le Régime descolatour et son « désir du réparé¹² » surjouent ce désêtre des formes et concluent à l'abolition de la formation de défense. L'illusion référentielle y fonctionne à plein régime. Une confusion s'instaure entre le monde réel et le référent produit par le texte. On s'applaudit de voir les livres se faire les représentants d'une nature agentive où les vivants non-humains se taillent la part belle. On se félicite d'y voir des résurgences d'animisme, des symbioses, des hybridations, de riches enchevêtrements de toute nature et de toute espèce. On ne veut surtout rien savoir de la négativité de la fonction symbolique. On en conclut hâtivement à un monde réparé. Cet asymbolisme, qui pose une équivalence ou un rapport homogène entre le monde et le livre, n'abolit pas la forclusion du textualisme littéraire. Elle double cette forclusion d'un déni de la forclusion : le texte qui le forclôt passe pour épiphanie et assomption du réel.

GUILAINE T. – Cette année j'ai appris qu'on pouvait changer le fond d'écran. (A. ne vit pas vraiment dans une base en Antarctique). J'ai appris que l'écopoésie, c'est vaste comme des frigos range-chaussures dans une campagne ligérienne, une chorale de vieux, un poisson rouge dans les toilettes d'une boîte de nuit, des singes qui envahissent San Francisco, des champignons bretons, des princesses, des écureuils grévistes de la faim. J'ai appris à y faire une petite place pour des brebis, des chiens et des buis morts. J'ai appris que la poésie n'est pas toujours rasoir. Certaines camarades me font rire et sourire et rêver avec leurs images et leurs textes qui vont souvent à la ligne.

J'ai appris à assumer ma littérature de plouc.

[...] J'ai appris à être lue par des personnes qui ne partagent pas mon tube de dentifrice au quotidien. J'ai appris à m'écouter un peu moins écrire et un peu plus le monde autour. J'apprends à voir comment des pensées abstraites peuvent irriguer mes fictions. J'apprends à lire.

CRISE D'ASYMBOLITE AIGUË (1) – PARALOGISMES. Sous le Régime descolatour, les études littéraires risquent d'oublier leurs propres mises en garde contre l'illusion référentielle. Au pire, elles risquent de confondre le référent du texte – un artéfact produit par le système des signes – avec le monde réel. Au mieux, elles risquent d'oublier que l'« applicabilité » de cet artéfact mimétique ne joue qu'au niveau des « versions de monde » sans transformer ni réparer

12. Vincent Crapanzano, *Tuhami. Portrait d'un Marocain*, trad. Dominique Bairstow, Toulouse, Anacharsis, coll. « Les Ethnographiques », 2022, p. 93.

quelque « monde » supposé réel. La critique descolatour recommande ainsi les livres où la nature est agentive, intentionnelle, créatrice. Elle applaudit à la présence de plus en plus de « non-humains » [sic] sur les tables des libraires. Elle suppose tout bonnement que plus la nature est décrite comme agentive dans les livres, plus elle sera reconnue comme agentive dans la vie. Elle suppose tout bonnement que l'attention accrue qu'on accorde aux arbres ou aux bêtes dans un nombre croissant de livres nourrit une attention accrue pour les bêtes et les arbres en vrai. Elle suppose tout bonnement qu'une curiosité croissante pour la nature et les vivants représentés dans les livres favorise et fortifie une plus grande curiosité et une plus grande sollicitude pour les vivants et la nature.

AMANDINE L. – Pendant ces deux années, j'ai appris à desserrer l'étau qui m'écrasait entre deux milieux, j'ai appris que tout milieu se relie aux autres milieux, qu'il s'en abreuve et les irrigue.

[...] J'ai appris qu'il faut avaler l'obscur pour le métaboliser en commun. J'ai décidé que la joie est autorisée malgré tout. J'ai entendu ce souffle. Je me suis assise pour écrire.

CRISE D'ASYMBOLITE AIGUË (2) – PARADOXISMES. Ce missel de tautologies peut aisément se retourner en une série de paradoxismes. L'empathie que le lecteur éprouve pour les vivants représentés dans son livre a une fonction cathartique : elle tempère l'acuité de la douleur qu'il éprouve devant l'extinction du vivant, le mithridatise contre ce tourment et ce faisant fortifie sa négligence effective. La nature dans les livres est d'autant plus agentive que la nature hors les livres est d'autant plus domestiquée et matière à extractivisme. Le procédé a un nom : « réparation symbolique ». Nous pouvons abîmer le monde d'autant plus tranquillement que nous le réparons symboliquement dans les tableaux toujours plus beaux, « décentrés » et « réenchantés » qu'en donne la littérature. Qui veut détruire sans scrupule est contraint d'idéaliser. Ça a marché avec les femmes, ça marche avec la nature : idéaliser le terrestre acquitte le géocide. On fétichise le « vivant », on fétichise la « nature ». Ouvrier de leur extinction, on les sauve en effigie et on en fait l'objet d'un culte pour ne pas devoir renoncer aux bénéfices matériels qu'on tire de leur agonie. En prétendant que les textes nous reconnectent tout bonnement aux réalités qu'ils décrivent, on n'abolit pas la littérature comme formation de défense, on choisit de méconnaître les mécanismes complexes des productions symboliques. La raison profonde de ce choix est un « désir du réparé » entretenu et nourri par l'incurie écologique de ces mêmes sociétés qui se réjouissent de produire une si bonne littérature.

SOPHIE R. – Rick Bass m'ennuie. Aldo Leopold, n'en parlons pas. Annie Dillard un peu moins, il y a cette grenouille qui se fait bouffer par une punaise d'eau. Bon. Je ne suis pas arrivée au bout du livre. Je me le suis fait voler. (Pourtant quelque chose a changé. De l'ordre de l'attention, de l'émerveillement).

[...] Avant-hier, sous une pluie battante, je remarquais une peau gluante au pied des escaliers. Restes de poisson jetés malencontreusement par les voisins ? Je n'ose pas toucher. Le lendemain,

le sol est sec. Elle est toujours là, presque intacte. Il n’y a pas les yeux. Elle est belle, elle est grande. Une mue de couleuvre. Je la montrerai aux enfants de l’école. L’écopoétique agit sur moi comme une mue de serpent. Changement de peau, changement de paradigme. – Relire Pèlerinage à Tinker Creek.

GREEN STUDIES. Les études littéraires se sont jetées dans un excès d’optimisme sectoriel et d’éloge corporatiste. La question était de savoir ce que peut la littérature dans le contexte dérangé du nouveau régime climatique ? Au lieu de prendre le temps de raisonner sérieusement et le risque d’en conclure qu’elle ne pouvait pas grand-chose, voire participait de notre incurie, elles essaient de sauver la branche sur laquelle elles sont assises. Le capitalisme vert et la « green littérature » ont le même discours marketing : leurs nouvelles marchandises pourront seules réparer les mondes – le « sauvage », la « nature », les cultures autochtones, les « vivants » et les milieux – que leurs vieilles marchandises ont abîmé ou aboli. Pourquoi remettre en question tout un système de production quand on peut se contenter de changer les produits d’appel ? Et pourquoi changer les produits d’appel, quand il suffit de changer le discours sur le produit ? L’exercice est assez facile. Au lieu d’employer les outils de Barthes, de Genette ou de Derrida pour décortiquer un texte, empruntez la boîte à outils de Tsing, Ingold ou Haraway. Aussitôt les mêmes livres que l’on glorifiait de laver plus blanc ont la faculté de tout reverdir.

ÉVELYNE R. – *On ne m’avait pas dit que ma bibliothèque en serait bouleversée. La voici, deux ans plus tard, revue en couleurs. De vieux polars aux tonalités sombres ont été détrônés par les derniers-nés des éditions Wildproject pleins d’orange, de bleu, de vert acidulé. Trônant sur certains d’entre eux, des cartes postales jamais postées, des insectes irradiés, des escargots jaune-peinture, le visage rond d’Amitav, le sourire de Val avec son wombat.*

[...] Ici, l’anthropologie enliée à la philosophie ou la politique embarquée dans le feu du récit. Là, des romans qui sautillent entre *La Vie secrète des arbres* et *Le Champignon* de la fin du monde sous l’œil goguenard de Descola. Oui, dans ma bibliothèque, ce master c’est vraiment *Le Grand Dérangement*.

« Tout ce qui était directement vécu s’est éloigné dans une représentation¹³ ». Plus le monde est un monde mort, plus les images du vivant prolifèrent en littérature ; mais comme aurait dit Guy Debord, qui aimait ces retournements : dans les images du vivant, il n’y a que la vie des images. Et voilà que « les images qui se sont détachées de chaque aspect de la vie fusionnent [...] dans le monde de l’image autonomisé, où le mensonger se ment à lui-même. Le spectacle en général, comme inversion concrète de la vie, est le mouvement autonome du non-vivant¹⁴ ». Si le stade ultime du capitalisme s’annonce comme « la forme commune du

13. Guy Debord, *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1992, p. 15.

14. *Ibid*, p. 16.

“spectaculaire intégré”¹⁵ », alors il se pourrait que le Régime descolatour en littérature s’annonce, non pas comme l’inversion, mais comme le stade ultime du textualisme intégré.

L’asymbolisme que cultive le Régime descolatour rappelle le mot de Winnicott selon lequel « le psychotique n’attend pas de l’analyse une augmentation de prise de conscience, mais espère qu’elle l’aidera à se sentir plus réel¹⁶ ». Soit, *mutatis mutandis* : les lecteurs et les critiques des littératures du vivant n’attendent pas des textes littéraires plus de signification, mais plus de réalité ou de présence magique du vivant qui manque parce qu’on l’a détruit.

FLAVIE S. – En lisant les cours, tout résonnait, tout s’alignait, tout faisait sens. Je rencontrais des femmes qui m’inspiraient et me donnaient du courage. J’ai écrit des chansons, j’ai écrit des poèmes, je me suis sentie emprisonnée, libérée, j’ai chanté ; le fleuve me manquait.

[...] De la joie, des doutes, de la découverte de moi et des autres. J’ai rencontré Bruno, parlé avec Myriam. Merci pour la poésie évoquée, à tous.

Si le régime textualiste évacuait trop vite le monde et les jeux de rétroaction entre les textes et leurs contextes en posant comme principe ou morale provisoire une « suspension » de la référence, le Régime descolatour évacue trop vite le système-texte et la négativité de ses procédures symboliques. Toute lecture critique est un exercice de « double description » (Bateson¹⁷) ou de vision bifocale. Des deux yeux nécessaires à la vision du texte, le textualisme ouvre le droit, l’œil de la *littéarité*, et l’asymbolisme, le gauche, l’œil de la *littéralité*. Celui-là ne voit que de près : le texte qu’il a sous les yeux lui cache le monde derrière le texte. Celui-ci ne voit que de loin : le monde qu’il voit derrière le texte lui floute le texte qu’il a sous les yeux.

BRUNO A. – Cette année, en même temps que s’ouvre un horizon intellectuel immense, son champ d’expérimentation se déploie sur le pas de la porte. L’engagement augmente. Le programme d’études me permet d’intensifier la vie que je mène au village.

[...] Cette année, j’apprends à traiter en littérature la continuité entre les états d’âme et le monde. J’apprends qu’il vaut mieux le faire à plusieurs. J’apprends qu’accorder son rythme intérieur à tout ce qui peut être saisi en marchant et en écrivant ne devient un texte qu’avec un lecteur. – L’attention du lecteur, c’est une petite sorcellerie, une parapsychologie. Le pari de se donner des rendez-vous imaginaires.

J’ai quelquefois l’impression que l’essentiel de mon enseignement en éco-poétique consiste en un nettoyage maniaque d’un ensemble de mots et de concepts – pour la plupart importés des humanités écologiques – qui deviennent hypocrites, inopérants ou naïfs quand ils sont

15. *Ibid.*, p. 8.

16. D.W. Winnicott, *La Nature humaine*, trad. Bruno Weil, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1988, p. 84.

17. Gregory Bateson, *La Nature et la pensée*, trad. Alain Cardoën, Marie-Claire Chiarieri et Jean-Luc Giribone, Paris, Seuil, coll. « Points », 1984, p. 115 (et *passim*, 107-138).

employés à l'étude des livres : le mot de « décentrement », le mot de « réparation », le mot de « sauvage », le mot d'« animisme », le mot d'« agentivité », etc.¹⁸.

CHARLOTTE L. – Cette année grâce au master j'ai rencontré Annie Dillard et appris à ouvrir en moi un espace pour des êtres jusqu'alors ignorés, de « vraies créatures, avec de vrais organes, menant leur vraie vie, chacune d'entre elles », dans une goutte d'eau ou sous mes semelles. J'ai rencontré Maurice Genevoix, appris à percevoir la forêt à travers le corps d'une biche, et rencontré des exigences qui me font avancer en pensée et en écriture. J'ai réussi à m'ouvrir.

[...] Malgré le master je ne souhaite toujours pas que l'humanité survive. C'est difficile de garder assez de foi pour lutter contre le monde tel qu'il nous est imposé.

ENVOI. Un nouveau régime littéraire est sans doute inauguré par ce que Latour a nommé le « nouveau régime climatique ». Les œuvres littéraires ont moins de sens aujourd'hui comme mondes clos ou systèmes obtus. Leur « secrète architecture », au lieu de servir d'alibi, doit être une manière d'habiter les milieux. La pitié pour le vivant, la crainte pour son avenir alimentent la nécessité de leur joie libératrice. Les singes à la fin jouaient à la neige et, depuis bientôt sept ans, je regarde un petit groupe d'étudiantes et d'étudiants jouer presque au même jeu avec les textes qu'on lit ensemble et les textes qu'ils écrivent. Mon travail est, hélas ! doublement négatif : je dois dégriser leur plaisir et les rappeler au monde quand ils s'oublient dans le jeu ; je dois dégriser leur foi dans les pouvoirs de l'écriture quand ils croient réparer le monde et oublient que leur jeu est un jeu désarmé. Quand mon émotion est trop forte devant la tâche qui les attend, le courage qui les habite, la fragilité extrême de l'outil qu'ils manipulent, je me redis ces quatre vers de W.H. Auden (*Hymn to St Cecilia*, 1942) :

O dear white children casual as birds
Playing among the ruined languages
So small beside their large confusion words,
So gay against the greatest silences.

Bibliographie

ARENDRT Hannah, *La Condition de l'homme moderne*, trad. Georges Fradier, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Agora », 1983.

BATESON Gregory, *La Nature et la pensée*, trad. Alain Cardoën, Marie-Claire Chiarieri et Jean-Luc Giribone, Paris, Seuil, coll. « Points », 1984.

18. J'ai tenté de clarifier certains de ces débats dans une série d'articles. Sur la notion de décentrement : Jean-Christophe Cavallin, « Double gravité. L'écopoétique réduite à un seul principe », *Sociopoétiques*, vol. 8, 2023 ; sur la notion d'agentivité : « A Goats Story. Postcards from the "metamorphic zone" », *Philobiblon*, vol. 28, n° 2, « Modernism and Bruno Latour. For a Resumption of Modernity », 2023, p. 221-233 ; sur la notion de réparation : « Le Degré Zorro de l'écriture. Notes sur la réparation littéraire », dans *Que peut la littérature pour les vivants ? Actes du colloque de Cerisy*, à paraître.

- BONNEFOY Yves, « Lever les yeux de son livre », dans *Entretiens sur la poésie*, Paris, Mercure de France, 1992, p. 223-239.
- CAVALLIN Jean-Christophe, « Double gravité. L'écopoétique réduite à un seul principe », *Sociopoétiques*, vol. 8, 2023. doi.org/10.52497/sociopoetiques.2078
- « A Goats Story. Postcards from the "metamorphic zone" », *Philobiblon*, vol. 28, n° 2, « Modernism and Bruno Latour. For a Resumption of Modernity », 2023, p. 221-233, doi.org/10.26424/philobib.2023.28.2.03
- « Le Degré Zorro de l'écriture. Notes sur la réparation littéraire », *Que peut la littérature pour les vivants ? Actes du colloque de Cerisy*, à paraître.
- CAVALLIN Jean-Christophe et ROMESTAING Alain (dir.), « Écopoétique pour des temps extrêmes », *Fabula-LhT*, n° 27, 2021. doi.org/10.58282/lht.2832
- CRAPANZANO Vincent, *Tuhami. Portrait d'un Marocain*, trad. Dominique Bairstow, Toulouse, Anacharsis, coll. « Les Ethnographiques », 2022.
- DEBORD Guy, *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1992.
- DERRIDA Jacques, *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1967.
- FREUD Sigmund, *Au-delà du principe de plaisir*, trad. Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2010.
- GUATTARI Félix, *Les Années d'hiver*, préf. François Cusset, Paris, Les Praires Ordinaires, 2009.
- LACAN Jacques, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », *Scilicet*, n° 1, 1968, p. 14-30.
- *Encore. Le Séminaire, Livre XX*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2016.
- SCHAFFNER Marin, « Écologie et féminisme : pourquoi penser c'est d'abord lutter / entretien avec Émilie Hache », dans *Un Sol commun. Lutter, habiter, penser*, Marseille, Wildproject, 2019, p. 49-52.
- WINNICOTT D.W. , *La Nature humaine*, trad. Bruno Weil, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1988.